

ETAT DES LIEUX PATRIMONIAL CHAPAREILLAN



EDITO

Le patrimoine bâti est une formidable richesse en Chartreuse. Il est gardien de la mémoire collective de notre territoire et de son histoire, et est à ce titre créateur de lien social chez les habitants du massif.

Le patrimoine peut également être une source de développement économique local si il est mis en valeur. En effet, nous savons aujourd'hui que les territoires de moyenne montagne comme le notre doivent diversifier leur offre touristique si ils souhaitent maintenir une activité en bonne santé. Or il existe un véritable engouement pour un tourisme culturel, notamment depuis les années 90, et la Chartreuse possède tous les atouts pour attirer ces visiteurs : un environnement et des paysages de qualité ainsi qu'un patrimoine bâti traditionnel. Ces richesses sont toutefois souvent méconnues, diffuses et peu valorisées.

Notre objectif est simple, mais fondamental pour l'avenir de notre territoire : évaluer les ressources, les caractéristiques et l'état de notre patrimoine rural, mais aussi religieux, industriel, archéologique et public.

Sous l'impulsion de Roger Caracache, vice-président en charge du dossier, et avec tous les élus du Parc naturel régional de Chartreuse, nous avons ainsi souhaité créer un outil qui soit à la disposition des collectivités locales, associations et particuliers du massif pour les aider à construire leur politique patrimoniale et à développer des projets pédagogiques et touristiques mettant en valeur leur patrimoine.

La Présidente du Parc

Eliane GIRAUD

AVANT-PROPOS

C'est à nouveau avec plaisir que le service du Patrimoine Culturel du Conseil Général de l'Isère, s'associe à la présentation des résultats de cette troisième étape du recensement du patrimoine de Chartreuse, initié en septembre 2003. Plaisir de saluer la belle expérience de connaissance dans laquelle s'est engagé le Parc naturel régional de Chartreuse et de voir aboutir un projet longuement mûri et déjà souhaité il y a plus de dix ans lors de la préfiguration du Parc. Plaisir enfin qu'un des plus attachants territoires du département, haut lieu de mémoire et d'histoire, dévoile plus largement l'importance et la diversité de son patrimoine.

Bien que les missions de connaissance, préservation et valorisation du patrimoine bâti figurent en bonne place dans les chartes de nombreux parcs, c'est la première fois en Rhône-Alpes qu'un de ceux-ci réalise « un état des lieux » de son patrimoine, toutes périodes et tous thèmes confondus. Le projet de nouvelle charte ré-affirme cette intention à travers l'objectif de valorisation des patrimoines culturels locaux, pour la période 2007-2017.

Connaître c'est déjà protéger, et cela est particulièrement vrai pour le patrimoine en milieu rural, où d'innombrables ensembles, édifices et objets composent un cadre de vie particulièrement riche et... fragile. Le Parc de Chartreuse l'a compris qui, avant d'entreprendre des opérations de restauration ou de mise en valeur, avant de définir sa politique patrimoniale, a lancé cette démarche de connaissance.

Cette importante opération programmée sur plusieurs années a couvert depuis 2003 sur le territoire du Parc, à la fois en Isère et en Savoie, trois grands secteurs que sont le Balcon Sud, Chartreuse-Guiers et Mont-Beauvoir. Les résultats qui nous sont présentés aujourd'hui concernent la vallée des Entremonts et les zones du Piémont du Granier (Saint-Baldoph, Les Marches, Chapareillan). Elles ont mobilisé sur la phase 2005-2006 deux chargées de mission du Parc, Christine Penon et Emmanuelle Vin. Au sein du service du Patrimoine Culturel, Aude Jonquières, architecte, Pierre-Yves Carron, dessinateur, et Ghyslaine Girard, chargée de documentation, ont apporté ponctuellement leur soutien.

L'objectif de ce travail n'est pas de constituer un savoir historique exhaustif sur le territoire, entreprise qui requiert d'autres compétences et d'autres méthodes, mais plutôt, partant de la réalité d'aujourd'hui, de quadriller et visiter le territoire de chaque commune afin d'identifier, repérer, enregistrer les principaux témoignages, vestiges et bâtiments laissés au cours des siècles par les hommes qui ont vécu et travaillé là. Depuis les silex taillés par les hommes de la préhistoire, découverts au col de Bovinant ou dans le massif du Granier, jusqu'aux tourneries de la vallée du Guiers, en passant par les nombreux greniers des Entremonts, c'est un peu de la vie des habitants de ce territoire de Chartreuse qui, par petites touches, se dessine dans ces rapports d'étude. Quelle que soit la qualité de ce travail, son intérêt réside surtout dans l'utilisation qui saura en être faite afin que chacun - élu, association, habitant - en tire le meilleur parti. En effet cette base de connaissance ne trouvera sa

justification pleine et entière qu'en étant le point de départ d'actions en matière d'urbanisme, de protection, de restauration, d'animation et de valorisation. Les dépliants de présentation du patrimoine de Chartreuse diffusés par les offices de tourisme et les hébergeurs sont un premier outil de valorisation de ce travail, qui trouve aussi une riche application dans le domaine de l'animation scolaire. Au moment où se mettent en place les PLU (plans locaux d'urbanisme), cet inventaire est également un outil précieux pour les conseils municipaux et les bureaux d'étude en charge de l'élaboration de ces documents.

Autre destinataire évident de cette étude, la population locale, vers laquelle une politique d'animation et de communication pourrait être mise en place. Les moyens ne manquent pas pour partager ces résultats avec le public le plus large, que ce soit par l'édition d'ouvrages attractifs bien documentés et illustrés, par la réalisation de cartes avec des itinéraires thématiques, de dépliants, de panneaux explicatifs sur les sites les plus marquants. On peut aussi imaginer un outil multimédia avec la mise en place de bornes dans les lieux recevant du public ou l'édition de cédéroms... Ce que le Parc naturel régional de Chartreuse a déjà fait sur d'autres secteurs avec une grande efficacité.

C'est seulement par la réussite de cette mobilisation autour de cette opération que ce travail prendra tout son sens et que le patrimoine trouvera naturellement sa place au cœur des questions fondamentales qui se posent aujourd'hui – et particulièrement en Chartreuse - dans le cadre de l'aménagement du territoire et du développement durable : comment forger une identité régionale, comment préserver la qualité des paysages et du cadre de vie alors que la pression foncière ne cesse d'augmenter, comment miser sur un développement culturel et touristique de qualité, enfin comment transmettre et pérenniser le patrimoine dont nous avons hérité ?

Jean Guibal

Directeur de la Culture et du Patrimoine

METHODOLOGIE

La démarche suivie pour établir cet état des lieux du patrimoine s'appuie sur une méthode définie en concertation avec les Conservations départementales du patrimoine de l'Isère et de la Savoie et mise en œuvre par deux chargées de mission du Parc naturel régional de Chartreuse qualifiées en histoire de l'art et en architecture.

Une première étape de recherche documentaire et bibliographique est réalisée auprès des Conservations départementales du patrimoine de l'Isère et de Savoie, dans les fonds iconographiques du Musée Dauphinois et du Musée Savoisien, ainsi qu'aux Archives Départementales (N.B : les recherches aux archives sont limitées à la récolte de cartes anciennes, cette étude n'ayant pas pour objectif d'être exhaustive).

La deuxième étape s'effectue sur le terrain.

Le document de référence est alors le cadastre actuel, fourni par les mairies. Il indique les parcelles bâties sur chaque commune. Celles-ci font toutes l'objet d'une visite (si les conditions d'accès le permettent) lors de laquelle sont recensés les éléments patrimoniaux qui présentent un intérêt particulier (représentativité du patrimoine local, conservation remarquable, rareté, risque de disparition en raison du mauvais état sanitaire...). Les rencontres avec des personnes ressources et des propriétaires offrent ici de précieux renseignements sur leur histoire.

Le cadastre permet également de récolter les noms de lieux-dits d'implantation des bâtiments qui sont ensuite reportés sur la fiche descriptive (N.B : des différences sont à noter avec les noms de lieux-dits figurant sur la carte IGN).

L'étape finale est celle du traitement des données.

Un rapport est rédigé pour chaque commune. Il se compose d'une fiche par élément recensé, d'une synthèse et de cartes des principales unités architecturales que l'on retrouve sur chaque commune. Il est accompagné des références documentaires d'où sont issus les commentaires d'ordre historique (nous prenons uniquement en compte les sources vérifiables), d'une chronologie et d'un glossaire visant à faciliter la compréhension des fiches.

Il est important de noter que les datations (lorsqu'elles sont possibles) ne fournissent que des indications sur la période (le plus souvent sur le siècle) au vu des caractéristiques de l'élément ainsi que de l'analyse et de la comparaison des différents cadastres et plans. Nous appliquons ici un principe de prudence.



Chapareillan et la vallée du Grésivaudan depuis le hameau de Bellecombe

Territoire et paysage

Le territoire de Chapareillan s'étire depuis le flanc occidental du mont Granier jusqu'aux berges de l'Isère dans la plaine. Il confine les communes des Marches au nord, de Villard-Bonnot à l'est, de Barraux au sud et d'Entremont-le-Vieux à l'ouest. Ce vaste territoire se développe à des altitudes variant entre 1933 mètres au mont Granier et 254 mètres au bord de l'Isère.

Le versant montagneux voit naître et se développer divers cours d'eau qui arrosent les terres de Chapareillan. Le plus important d'entre eux, le Cernon, serpente au cœur du village ; ses eaux ont été utilisées dès les époques anciennes pour le fonctionnement de moulins, de scies et de martinets.

La commune est occupée dans une large moitié ouest par le manteau forestier couvrant les pentes du Granier, ainsi que par le berceau sommital du Rocher de l'Alpe, de l'Alpette et du Granier. La moitié est, essentiellement marquée par un paysage de plaine, comporte aussi un étage intermédiaire au bas du versant montagneux.

C'est donc un territoire au relief contrasté sur lequel s'est implantée la vie humaine dans de multiples hameaux disséminés en bordure des routes tortueuses descendant du Granier, ou plus bas dans la plaine du Cernon.

Cet éclatement des hameaux fait ressortir des groupements bâtis plus importants : la Ville, la Palud, Bellecombe, Villard, Clessant ou encore Cernon ; les uns occupent les terrains de plaine, les autres le relief plus prononcé et les basses pentes.

Le réseau viaire est principalement tracé selon un parcours nord-sud du territoire, très linéaire dans la plaine, et épousant les courbes du relief aux niveaux plus élevés. A cela, s'ajoutent des accès secondaires transversaux qui permettent la liaison entre les divers étages de la commune.

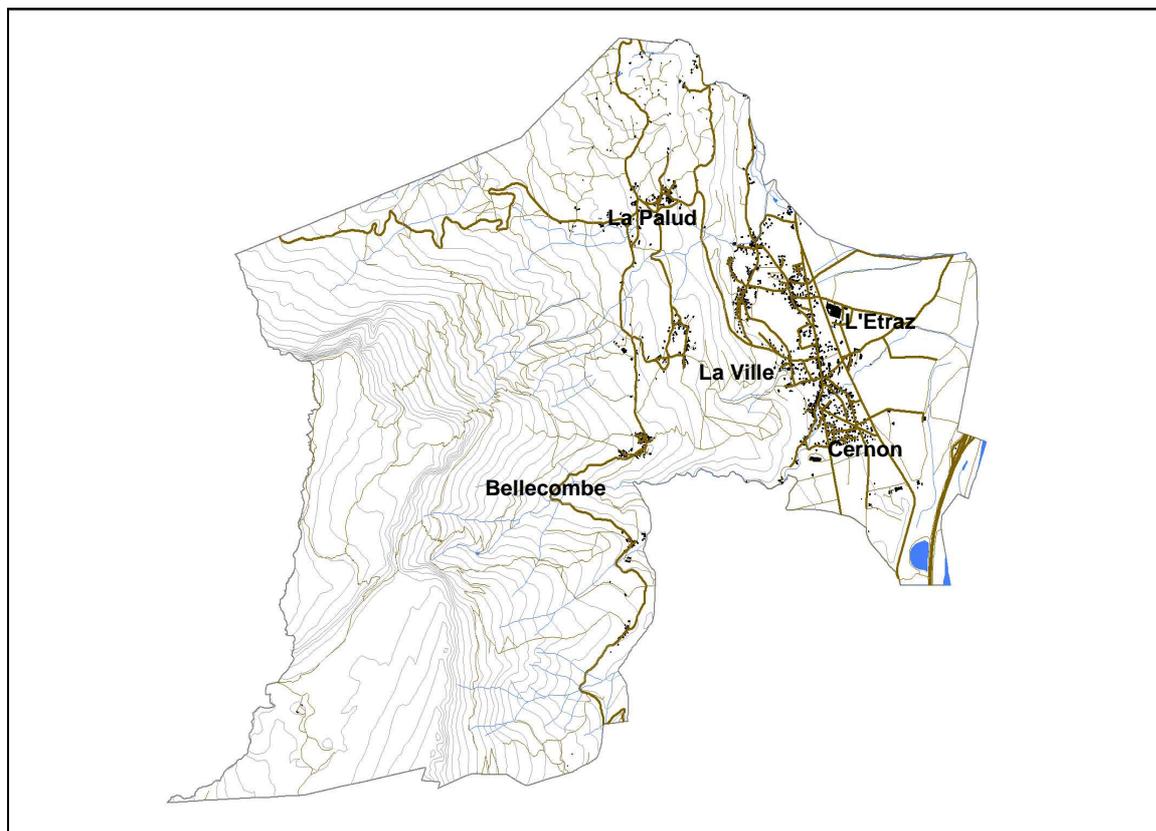
La plupart des hameaux sont établis sur des replats ou des sites de faible pente (20 à 30% maximum).

Dans la zone ouest, c'est la forêt qui prédomine, d'où émergent les hameaux de Bellecombe et de Saint-Marcel – ce dernier formait autrefois une paroisse indépendante, rattachée tardivement à celle de Chapareillan.

Le cours dynamique de la rivière du Cernon, que viennent grossir de multiples ruisseaux affluents, a structuré l'installation du bâti « industriel » dans la plaine. De nombreux moulins ont été implantés sur ses berges, mettant ainsi à profit la force hydraulique du cours d'eau.

L'eau est, en effet, très présente à Chapareillan, dont le sol est sillonné de nombreux ruisseaux parcourant la commune d'ouest en est depuis les pentes du Granier jusqu'à l'Isère.

Tout à fait au nord de la commune, les vignes sont plantées dans un espace de marais marqué par deux lacs : les lacs de Bey et de Froment.



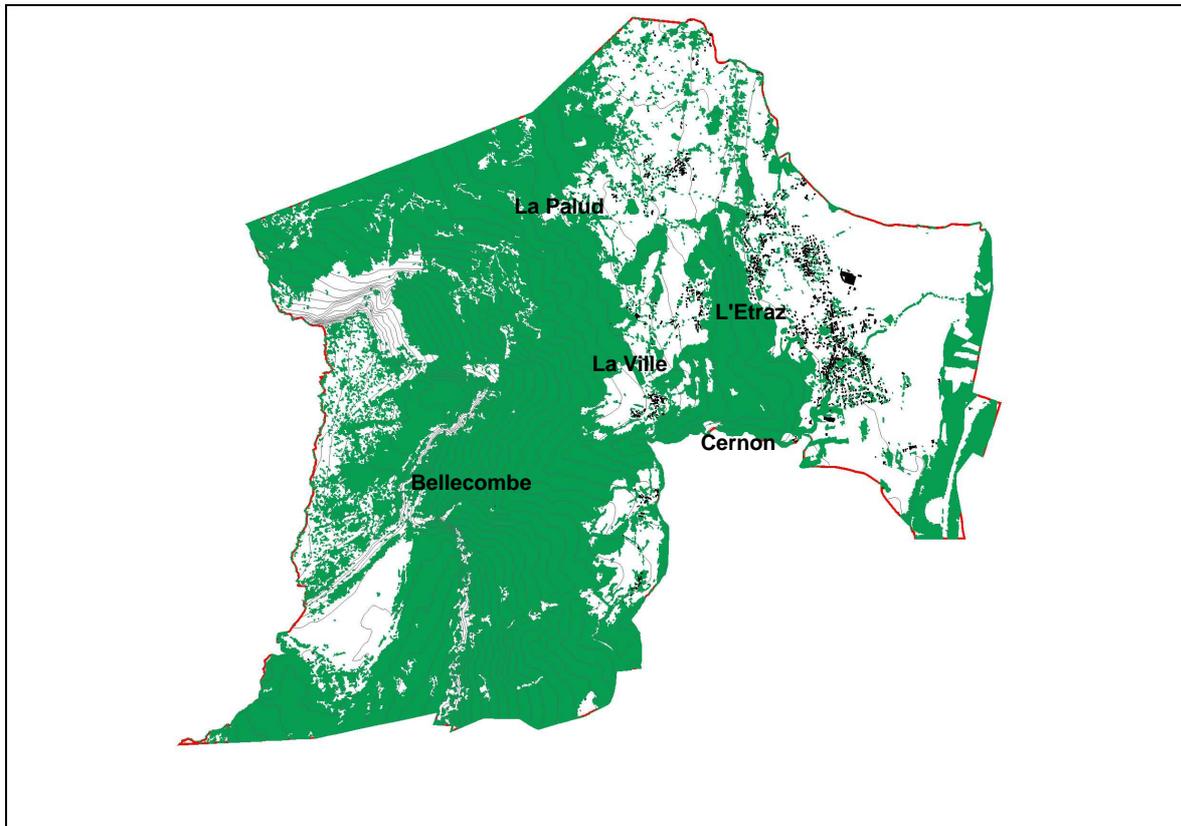
Réseau viaire et hydrographique du territoire de Chapareillan

La forêt recouvre environ un tiers du territoire, à l'ouest, aux plus hautes altitudes, alors que les champs et la vigne occupent l'étage intermédiaire à proximité des habitations de la plaine.

Cette culture de la vigne est particulièrement présente au nord du territoire, dans le

secteur des Abymes issu de l'effondrement du Granier en 1248.

En outre, le long de l'Isère s'étendait autrefois une frange de bois, occupant les terres trop humides pour être cultivées. Cette zone boisée a désormais entièrement disparu, après défrichement au 19^{ème} s.



Couverture végétale – Chapareillan

Mais à l'extrême sud de Chapareillan, se trouve le cône de déjection formé par l'inclinaison en pente douce de la plate-forme de Barraux vers la rivière de Cernon. Cette caractéristique géologique forme un éventail relativement fertile. Et ici, tout comme sur les terres bordant l'Isère, se trouvait anciennement une forêt delphinale, plantée de feuillus, que l'on retrouve dans les textes sous le nom de « forêt de Servette », (toponyme toujours en vigueur dans ce secteur) ou « Silvette »¹.

Aujourd'hui, cette zone n'est plus que broussailles et terres pâturées. L'établissement, à époque récente, d'activités économiques dans la plaine a engendré l'aménagement d'une zone jusqu'ici peu investie par les constructions, à l'est de la route nationale 90.

De ce côté, le terrain descend en très faible pente jusqu'aux berges de l'Isère, offrant un sol relativement humide.

¹ RICHARD-MOLARD, J., « Une forêt disparue en Grésivaudan : la forêt de Servette », *Revue de géographie alpine*, tome 23, fasc. 4, 1935, pp. 845-853.

Histoire et évolution de la commune

La plus ancienne trace de présence humaine à Chapareillan réside dans la découverte d'une portion de route d'époque romaine au hameau de l'Etraz lors de travaux de fondations pour une maison.

Une pierre tumulaire chrétienne portant une inscription latine du 6^{ème} s. (époque mérovingienne) a été découverte à Saint-Marcel en 1852².

Différentes sources confèrent à Chapareillan une origine romaine. En effet, le nom même de Chapareillan pourrait dériver du latin *Campus Aureliani*, en référence à un camp de l'empereur Aurélien. Aucune recherche ou étude ne vient à ce jour corroborer cette hypothèse.

Plus tard, dans les textes de l'époque de saint Hugues (1080-1132), Chapareillan apparaît sous la forme *Campania Riolenda* ou *Campania Riolentis*.

C'est en effet au village (hameau de la Ville), que l'église est alors mentionnée en tant qu'*ecclesia de Chappa Ruyllent* en 1356.

Le pouillé de 1375 indique que l'église « de Chapareillenc » est placée sous le vocable de Notre-Dame. Ceci est confirmé en 1494 dans un compte-rendu de visite de Mgr Alleman, (sainte Marie de Chapareillan).

Dans la visite paroissiale de Mgr Jean de Cairol, en 1775, la paroisse n'est plus « sous l'invocation de Notre-Dame », mais de Saint-Joseph. Il est mentionné, lors de ladite visite, que la paroisse de Chapareillan fait partie du mandement de Bellecombe-Chapareillan.

Dès l'époque du cartulaire de saint Hugues (début du 12^{ème} s.), Saint-Marcel, Bellecombe et Chapareillan formaient trois paroisses distinctes.

En effet, l'église de Saint-Marcel est mentionnée au pouillé de 1115. Placée sous le vocable de Saint-Marcel et Saint-Georges, elle dépendait du prieur de Barraux³. Encore citée dans une bulle du pape Clément 4 en 1266, la paroisse de Saint-Marcel est rattachée à celle de Bellecombe en 1375. Mais la mention de paroisse continue de s'appliquer à Saint-Marcel dans les textes du 15^{ème} s. L'église

renfermait les reliques de ses saints patrons, qui devaient attirer de nombreux visiteurs, comme le laissent supposer les revenus non négligeables de la petite paroisse, constatés dans le pouillé de 1497.

Mais pendant les guerres de Religion (seconde moitié 16^{ème} s.), l'église est ruinée et les reliques sont transférées à Barraux. La nouvelle église, reconstruite au début des années 1670, est quasi terminée lors de la visite paroissiale de Mgr Le Camus en 1673.

La paroisse de Saint-Marcel est, pour une partie de son territoire, réunie à celle de Chapareillan le 17 juillet 1870⁴.

L'église a aujourd'hui disparu.

L'église⁵, ou chapelle de Bellecombe (« *Ecclesia alias capella de Bela Comba vel de Bella Comba* »), est mentionnée sous le vocable de Saint-Blaise dans les années 1100, dans le cartulaire de saint Hugues⁶. Elle faisait alors partie du décanat de Savoie et dépendait du prieur de Barraux.

L'église est incendiée à la fin du 13^{ème} s. par l'armée du comte Amédée de Savoie, sa reconstruction ne sera achevée qu'en 1339.

Bellecombe était aussi un mandement dont la paroisse de Chapareillan faisait partie.

Le château de Bellecombe, dont une description sommaire est donnée dans l'inventaire des châteaux delphinaux de 1339, trouve son origine au 12^{ème} s. avec la famille de Bellecombe. Au milieu du 13^{ème} s., on apprend qu'il passe aux mains de la famille de Briançon, puis à Humbert 1^{er} en 1289.

Un plan du mandement de Bellecombe, dressé en 1436 par Mathieu Thomassin pour fixer les limites Dauphiné/Savoie, comprend une représentation du château. Ce dernier, en position privilégiée sur le Grésivaudan, était considéré comme la « clef du Dauphiné » (expression employée dans un acte de 1289⁷) ; aussi fut-il l'objet de fréquents conflits avec les comtes de Savoie.

Le château fut abandonné à la fin du 16^{ème} s.

Le contexte de guerres delphino-savoyardes a marqué l'histoire de Bellecombe, mais aussi celle de Chapareillan dans la mesure où les

⁴ *Paroisses et communes de France. Isère*, éd. CNRS, Paris, 1983, p. 67.

⁵ Cet édifice bénéficie, ainsi que les ruines du château, d'une protection au titre des sites inscrits – Inscription du 10/09/1947.

⁶ Dossiers Abbé Meyer conservés à la Conservation du Patrimoine de l'Isère – non publiés.

⁷ MOURIER, J., « Un procès d'espionnage à Bellecombe au début du 14^{ème} s », *La Pierre et l'Écrit*, PUG, 1990, p. 88.

² PILOT, J.J.A., *Bulletin statistique de l'Isère*, série 2, tome 2, 1854, pp. 432-434.

³ Conservation du Patrimoine de l'Isère, Fonds Abbé Meyer, non publié.

définitions des limites entre le Dauphiné et la Savoie étaient sans cesse contestées.

Le ruisseau du Glandon, qui marquait cette frontière, conserve aujourd'hui cette fonction entre les départements de l'Isère et de la Savoie. Mais cette limite n'était pas toujours respectée, comme l'indiquent des textes du 14^{ème} s.⁸.

Dans ces documents de 1339, Henri Gras, alors châtelain delphinal de Bellecombe, proteste contre la construction d'une maison-forte entreprise par le comte de Savoie au lieu-dit le Pré des Mortes, entre Chapareillan, dépendant du comte, et Bellecombe, du dauphin. Cette construction n'est pas tolérée par le dauphin qui demande à ses hommes de se trouver en armes à Grenoble pour aller faire cesser ce chantier et défendre les limites du territoire qu'il affirme lui revenir.

En 1349, une procédure stipule qu'un arbre (un orme) situé dans le Pré des Mortes établit en ce lieu la limite du Dauphiné et de la Savoie du côté de Chapareillan⁹.

Par ailleurs, la localité a été marquée par la présence de l'abbaye de Tamié¹⁰, qui possédait dès le 12^{ème} s. des terres sur le territoire, au lieu de Cernon, données sur le dauphin¹¹. Un moulin, encore en place de nos jours, appartenait à Tamié, ainsi qu'une grange monastique, dite « grange de Servette », devenue château d'Hauterives.

Au 13^{ème} s., la « grange » comprend probablement un moulin et un battoir au bord du Cernon, ainsi qu'un bâtiment sur la rive droite du ruisseau. Au 15^{ème} s., elle ne comprend plus qu'une tour carrée.

Pour la période moderne, on dispose de peu de renseignements, hormis sur les conflits incessants entre le Dauphiné et la Savoie au sujet de leurs limites. A ce titre, une partie du territoire actuel de Chapareillan (secteur des Aymes) est englobé dans celui des Marches sur la mappe sarde de 1730, et ce, jusqu'à la rectification des frontières en 1760. Cet état de faits perdure et ce n'est qu'en 1833 qu'est dressé le cadastre napoléonien de Chapareillan, à cause des difficultés de bornage.

Les communautés de Bellecombe et de Chapareillan sont réunies après la Révolution

⁸ RD 29847 ; RD 29854 ; RD 29901.

⁹ RD 36271.

¹⁰ BERNARD, F. (abbé), *L'abbaye de Tamié, ses granges*, Grenoble, imp. Allier, 1967.

¹¹ RD 354 (supplément 7).

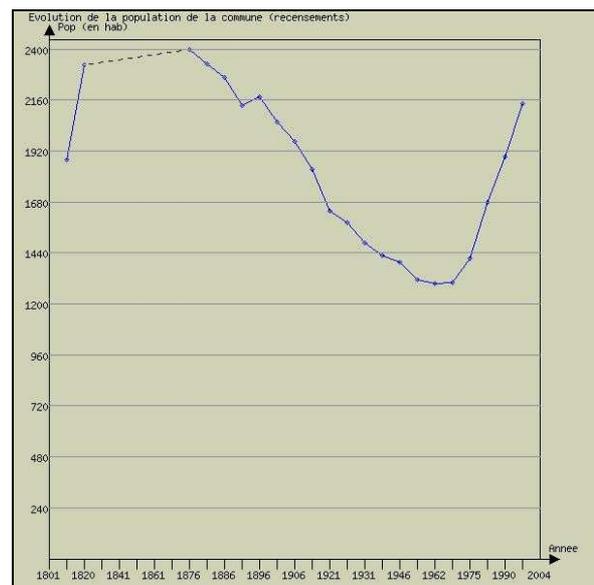
Française pour ne former qu'une seule et même commune, à laquelle viendra s'ajouter en 1870 une partie du territoire de Saint-Marcel.

D'un point de vue démographique, les données statistiques en nombre d'habitants indiquent un accroissement de la population de Chapareillan durant les trois premiers quarts du 19^{ème} s. L'intégration de Saint-Marcel ne provoque pas de changement significatif dans ce domaine (voir tableau – démographie contemporaine).

De la fin du 19^{ème} s. jusqu'au début des années 1960, Chapareillan perd presque la moitié de sa population.

Depuis environ une quarantaine d'années, la commune se repeuple, du fait de l'urbanisation et de l'évolution de la ville de Chambéry, située à moins de 15 km au nord de Chapareillan.

Cette croissance démographique s'explique aussi par la diversification et le dynamisme des activités, notamment agricoles (viticulture)¹².



Population de Chapareillan de 1801 à 1999 (extrait d'une étude de l'EHESS)¹³

¹² PRECZ, G., « Chapareillan : la commune viticole de l'Isère ! », *Terre Dauphinoise*, n° 2456, 20 mars 2002, pp. 12-14.

¹³ <http://cassini.ehess.fr> – EHESS = Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Précisons qu'une partie du village de Saint-Marcel est rattachée à Chapareillan en 1870.

Organisation du bâti

L'étude comparée des cadastres, actuel et napoléonien (1833), et de la carte de Cassini¹⁴ laisse apparaître une relative pérennité des lieux d'implantation.

La carte de Cassini donne quelques indications comme la présence de la chapelle Saint-Roch à Cernon (aujourd'hui disparue), l'emplacement des châteaux de Pisançon et d'Hauterives, mais aussi les principales voies de communication.

Certains hameaux comme les Girards se sont développés au cours du 19^{ème} s.

Les constructions contemporaines de type pavillonnaire se sont étendues essentiellement au sud de la commune et en périphérie des hameaux existants.

Le village

Chapareillan est la plus grande commune du canton du Touvet par sa superficie.

Elle rassemble une quinzaine de hameaux, pour la plupart implantés dans la plaine, même si certains se sont développés à des altitudes plus élevées, sur les premiers reliefs.

L'ensemble bâti, influencé par la topographie, reste cantonné à la zone la plus à l'est du territoire. L'ouest, montagneux, accueille la couverture forestière, alors que le nord est marqué par la culture de la vigne, près du secteur des Abymes, en limite avec la commune des Marches.

Les hameaux

Tous les hameaux figurant sur le cadastre napoléonien se sont maintenus et les groupements implantés en plaine se sont souvent densifiés avec la construction d'habitats récents (fin 20^{ème} s. / début 21^{ème} s.). Seuls quelques bâtiments ont disparu ; il s'agit alors le plus souvent de granges en écart ou d'anciens moulins.

Les hameaux de la plaine présentent une trame linéaire où les constructions s'organisent de part et d'autre d'une voie de passage principale ou secondaire. C'est ce que l'on observe pour les groupements se trouvant sur l'axe nord-sud depuis les Girards jusqu'à l'Etraz en passant par Cernon et Bellecour. Ils

forment désormais une ligne bâtie quasi continue.

En revanche, l'organisation des hameaux qui se développent en retrait de cet axe et sur les pentes du relief ne répond pas à ce schéma (à l'exception de Bellecombette et de Saint-Marcel d'en Haut). Dans les autres hameaux de la commune, l'habitat se regroupe plus généralement « autour » ou d'un côté de l'axe de communication. Cette configuration est déjà esquissée dans les hameaux du Villard, de la Ville et de Clessant, pour se conforter de manière plus marquée à la Palud, Bellecombe et Saint-Marcel d'en Bas.

Le cadastre napoléonien désigne les deux groupements de Saint-Marcel (bas et haut) sous les noms de « Petit » et « Grand Crozet ». Cette dénomination n'a pas persisté dans les usages, puisque le nom de Saint-Marcel, attesté dès le Moyen Age, est très vite réutilisé.

Par ailleurs, le cas, rare, de l'unité domestique implantée en écart des groupements plus denses existe à l'ouest de la Palud, aux Martinons. Dans ce secteur, se trouvent deux ou trois anciennes maisons rurales, distantes les unes des autres et du hameau.

Les constructions isolées

Les quelques exemples de constructions isolées correspondent soit à des édifices agricoles (granges, hangar), soit à des bâtiments industriels (anciens moulins).

Toutefois, sur le plateau du Granier, se trouve encore un habert.

Les haberts

Ces constructions, nombreuses sur le massif de Chartreuse, correspondent à la pratique de l'estive, lorsque les bêtes étaient menées en alpage à la belle saison.

Situé en altitude, le habert comprend une grange-étable pour abriter les bêtes et un second bâtiment pour le berger et le stockage du lait, ou encore la fabrication du fromage.

Le habert de l'Alpette est encore utilisé de nos jours.

¹⁴ Méthode de relevé topographique élaborée par les géodésistes Cassini de Thury ; relevés effectués par Jacques-Dominique Cassini de Thury entre 1746-1789.

Le patrimoine de Chapareillan

Archéologie

Des indices d'un site préhistorique et la présence de chasseurs-cueilleurs du Mésolithique sont attestés au sud du Granier, dans l'alpage voisin de l'Alpette, par la découverte de silex taillés¹⁵.

Pour l'époque romaine, une découverte fortuite vient peut-être appuyer la thèse d'une présence gallo-romaine (ou d'un passage) sur le territoire de Chapareillan. En effet, quelques éléments de céramique (tuiles) datant de la période du 1^{er} s. avant J.-C. au 3^{ème} s. de notre ère ont été localisés en pleine forêt sur les pentes du Granier par un habitant de la commune.

D'autre part, la toponymie donne quelques indications d'une influence romaine : c'est le cas des hameaux de la Ville ou du Villars (du latin *villa*), mais aussi de l'Etraz qui est indicateur d'une possible voie romaine. On peut encore retenir le lieu-dit la Cura, près de Bellecombette, dérivant de *curia* (ferme romaine).

L'unique découverte du Haut Moyen Âge, faite à Saint-Marcel en 1852, est une pierre tumulaire du 6^{ème} s., portant une inscription latine.

Châteaux et maisons-fortes

Château de Bellecombe

Aujourd'hui à l'état de ruines, le château de Bellecombe était au Moyen Âge un établissement stratégique pour le dauphin, puisque édifié sur un terrain en surplomb de la vallée du Grésivaudan, en limite des terres savoyardes. Le château a d'ailleurs été l'objet de conflits récurrents entre le dauphin et le comte de Savoie, et ce dernier en a eu un temps la propriété. Mais le château de Bellecombe est resté sous domination delphinale pendant la majeure partie de son existence. Il assure alors un rôle de poste frontière face à la Savoie.

A partir des descriptions établies par des textes et des plans anciens, dont le dessin de

¹⁵ CHAFFENET, G., MORIN, A., « Découverte de deux sites préhistoriques dans le massif du Granier (Hauts de Chartreuse, 1500 m, Chapareillan, Isère) », *La Pierre et l'Écrit*, 2003/14, pp. 9-16.

Mathieu Thomassin daté de 1436 et l'inventaire des châteaux delphinaux de 1339, il est possible de restituer approximativement l'aspect du château de la seconde moitié du 14^{ème} s.¹⁶ ; celui-ci sera restauré et renforcé dans le courant du 15^{ème} s.

C'est certainement à la fin du 16^{ème} s. que le château est abandonné ou détruit, consécutivement à la destruction du château de la Buissière en 1570 sur ordre du baron de Gorde, Lieutenant-Général du Dauphiné.

Maison-forte d'Hauterives

Il est issu de la grange monastique de Servette, possession des frères de l'abbaye de Tamié dès la fin du 12^{ème} s.

En effet, le secteur de Cernon, et plus précisément sa rive droite, est donné aux frères à cette époque ; ils y bâtissent la grange. Elle est mentionnée en 1226 sous le nom de « grange de Chavières »¹⁷.

Celle-ci est albergée¹⁸ en 1361 à Jacques Morel de la Buissière (maison et grange de la Selveta). Puis, elle passe aux mains de l'arrière-petit-fils de ce dernier, Claude Morel de Servette, ou d'Hauterive-lès-Servette. Ce dernier reconnaît dans un acte de 1530 tenir les biens au territoire Servette de l'abbé de Tamié, ainsi que la maison dudit lieu et ses dépendances.

Cette maison-forte se compose à l'origine d'une seule tour carrée, à laquelle sont venus s'accoler deux corps de bâtiment, en équerre. On remarquera les croisées à base buticulaire, les linteaux en accolade et les piédroits chanfreinés, caractéristiques de la période moderne.

Aujourd'hui encore, la bâtisse se détache de l'agglomération villageoise, isolée dans la plaine entre l'Isère et Chapareillan.

¹⁶ Coll., *Archéologie chez vous : Cantons de Meylan et du Touvet*, Conservation du Patrimoine de l'Isère, n°3, 1984, p. 28 : « l'enceinte rectangulaire, aux murs crénelés et pourvus de mâchicoulis, était flanquée à l'est de deux tours carrées. Celle du nord-est, plus tard nommée « tour de Francin », était renforcée d'une échiffre de bois. Le donjon central de forme circulaire et à trois étages planchéiés, haut d'une trentaine de mètres, était cerné de fosses précédées d'un pont-levis. A proximité se trouvait une citerne destinée à collecter les eaux pluviales. Un corps de bâtiment comportant deux étages chauffés par des cheminées de pierre et servant de résidence seigneuriale s'élevait entre le donjon et la chapelle castrale, édifiée du côté de la tour d'angle orientale. Elle deviendra au cours du 15^{ème} s. l'église paroissiale Saint-Blaise, mentionnée dans le Pouillé de 1497 ».

¹⁷ BERNARD, F. (abbé), *L'abbaye de Tamié, ses granges 1132-1793*, Impr. Allier, Grenoble, 1967.

¹⁸ Albergement : bail de longue durée accordé sur un domaine.

« *Château de Pisançon* »

Egalement nommé « Grande Maison » dans les textes de certains auteurs, cette construction présente encore de nombreuses interrogations quant à ses origines et sa fonction.

Une hypothèse lui attribue une ancienne fonction de grange aux dîmes avec logement, qui appartenait aux évêques de Grenoble¹⁹. Un tel bâtiment est signalé dans les visites pastorales de Mgr Le Camus, mais cela ne permet pas de déterminer et de localiser avec certitude ce bâtiment.

Dans son état primitif, il présentait une tour ronde à laquelle des remaniements et des agrandissements, principalement du 17^{ème} s., sont venus ajouter deux corps de bâtiments en L, mais sans les intégrer à l'ensemble. De cette phase de construction, la maison de Pisançon conserve de très beaux plafonds à la française et deux cheminées monumentales dans un style classique 17^{ème} s.

Le seigneur de Pisançon, Président au Parlement²⁰, avait marqué sa présence à Chapareillan en entretenant une chapelle dédiée à Saint-Georges dans l'église Notre-Dame de Chapareillan dans le dernier quart du 17^{ème} s.

Le château de Pisançon reste dans cette même famille jusqu'au début du 20^{ème} s., époque à laquelle les ascendants des actuels propriétaires l'achètent à Marie-Caroline de la Croix de Chevière de Pisançon.

Patrimoine religieux

Églises paroissiales

L'actuel territoire de Chapareillan regroupait trois anciennes paroisses qui appartenaient au mandement de Bellecombe (cf. *supra* § « Histoire et évolution de la commune »).

L'église paroissiale de Chapareillan, qui se trouvait au hameau de la Ville, a été abandonnée et désaffectée en 1903 au profit d'une nouvelle église bâtie vers 1890²¹ au lieu-dit de Cernon, sous le Villard. Plus grande,

¹⁹ « Il y a quatre cens cinquante ans que les Evêques ont fait bastir la maison curiale pour retirer les grains de la dismerie du décanat de Savoye. Il l'ont depuis ce temps la presté aux curés » – extrait de la visite pastorale du 22 juillet 1684.

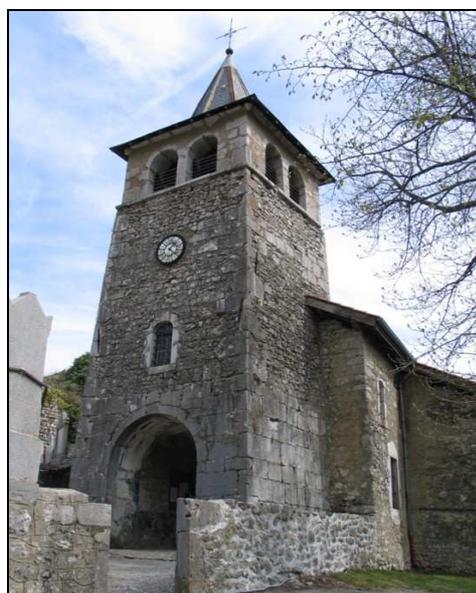
²⁰ Désigné ainsi dans les visites pastorales de Mgr Le Camus de 1684 et 1687 – textes repris dans les notes historiques du dossier d'étude pour la sauvegarde de l'église, rédigées par J.L. TAUPIN (ACMH) en 1990-1991.

²¹ Fonds Abbé Meyer, Conservation du Patrimoine de l'Isère, non publié.

plus spacieuse que la première église, elle adopte un style néo-classique.

Cette nouvelle église, placée sous le vocable de Saint-Joseph, remplace non seulement l'église Notre-Dame de Chapareillan, mais aussi la petite chapelle Saint-Roch située non loin de là, à Cernon.

L'église de Bellecombe, ou chapelle, est mentionnée au début du 12^{ème} s. dans le cartulaire de saint Hugues. Au cours du 15^{ème} s., la chapelle du château de Bellecombe passe au rang d'église paroissiale, dédiée à Saint-Blaise et mentionnée dans le pouillé de 1497²².



Eglise de Bellecombe

Chapelles

Une chapelle placée sous le vocable de Saint-Roch est bâtie au lieu-dit de Cernon en 1746 « par permission de feu Mgr de Caulet »²³. Auparavant, à partir de 1631, les habitants de Chapareillan, de Bellecombe et de Barraux se rendaient en pèlerinage à Notre-Dame de Myans, au moment de la Saint-Roch, pour le remercier d'avoir été épargnés par la peste. Ce pèlerinage est interdit par Mgr de Caulet en 1746 au motif qu'il était devenu source de désordres et de scandales²⁴. C'est certainement la fin de cette procession qui a

²² Coll., *Archéologie chez vous : Cantons de Meylan et du Touvet*, Conservation du Patrimoine de l'Isère, n°3, 1984, p. 28.

²³ Visite pastorale de 1775.

²⁴ Fond Abbé Meyer, archives de l'évêché de Grenoble, dossiers internes de la Conservation du Patrimoine de l'Isère, non publiés.

motivé la fondation d'une chapelle Saint-Roch à Chapareillan même.

Cette dernière, abandonnée lors de la construction de la nouvelle église, servira ensuite de mairie puis de local associatif.

Les textes anciens mentionnent également des chapelles, situées dans l'ancienne église paroissiale Notre-Dame, fondées et entretenues par des notables. Elles sont placées sous le vocable de saints tels que : Saint-Antoine, Saint-François, Saint-Georges et Saint-Martin.

Saint Georges et saint Martin sont des saints anciens, qui apparaissent à la fin de l'Antiquité, au 4^{ème} s. de notre ère, alors que saint Antoine (de Padoue) et saint François apparaissent au début du 13^{ème} s. Mais ici, peut-être s'agit-il d'un culte rendu à saint Antoine Abbé (4^{ème} s.), reconnu comme un saint « anti-pestueux » ?

Cimetières

Les églises paroissiales de Bellecombe et de Chapareillan possédaient chacune un cimetière : celui de Bellecombe se développe au pied de l'édifice culturel, entre l'église et l'enceinte du château. Un autre cimetière a été aménagé à époque récente dans l'enceinte du château, en complément du petit cimetière existant.

L'église Notre-Dame de Chapareillan à la Ville était également entourée de son cimetière comme en témoigne encore le plan cadastral de 1833.

Aujourd'hui, le cimetière principal de la commune ne jouxte plus l'église ; il est situé entre la Ville et le Villard, clos de murs.

Dans les visites pastorales des évêques de Grenoble, les anciens cimetières sont fréquemment signalés comme dépourvus de clôture ou de portail, si bien que le bétail peut y entrer causant d'importants désagréments.

Croix de chemin

Marqueurs spatiaux du territoire, les croix de chemins ont été érigées au cours du 19^{ème} s./début du 20^{ème} s., le plus souvent à la croisée de chemins ruraux autrefois très empruntés et aujourd'hui en partie délaissés au profit des nouvelles voies de communication. Les circonstances de leur érection sont variées : à l'occasion d'un souvenir de mission, de jubilé, en signe de remerciement de protection, en lien avec une procession...

Témoins de manifestations et de croyances religieuses populaires, aujourd'hui disparues, il

est important de les préserver et de les maintenir en état.

Les croix de chemin sont présentes en nombre significatif sur le territoire de Chapareillan, puisque seize éléments de ce type (croix et oratoires) ont été recensés sur la commune. Le service culturel de Chapareillan avait déjà procédé à une identification et à un repérage de ces petits monuments, dans un souci de connaissance et de préservation de ce patrimoine.

Elles prennent des formes assez diverses : huit croix sont en métal forgé ou en fonte moulée, deux en bois, et cinq entièrement en pierre calcaire. En outre, un oratoire est ménagé dans une paroi rocheuse naturelle.

A noter que presque toutes sont élevées sur un soubassement ou une base en pierre de taille calcaire.

Parfois, le tailleur de pierre qui a réalisé la croix a laissé sa signature, comme c'est le cas pour la croix des Martinons.

Patrimoine public

Divers, le patrimoine public de Chapareillan recouvre des architectures multiples.

Un poids public, témoin de la vie économique et agricole, situé près de la mairie, a aujourd'hui disparu.

Par ailleurs, le bureau de douane à Cernon, en fonction au 19^{ème} s.²⁵, a fermé lors de l'annexion de la Savoie à la France en 1860.

Mairie

L'actuel bâtiment qui abrite la mairie de Chapareillan est édifié entre 1912 et 1913 par l'architecte C. Coutavoz, sur un espace plan et dégagé du lieu-dit Bellecour.

Son architecture, assez atypique dans le paysage bâti environnant, permet d'identifier ce bâtiment comme ayant un statut particulier : entrée en avant-corps, grandes croisées à l'étage, horloge en interruption du toit, clocheton, couverture d'ardoise...

Le style de l'édifice est à rapprocher de celui de la mairie d'Entre-deux-guiers (avant-corps central similaire), commune iséroise également frontière de la Savoie.

Ecoles

De par l'étendue de son territoire, il y a eu à Chapareillan deux écoles publiques.

²⁵ BESSON, Y., « Incidents sur la frontière », *Bulletin de l'association des amis de Montmélian et de ses environs*, n°52, juin 1994.

L'école du hameau de Bellecombe contenait également un bureau de mairie. Aujourd'hui réhabilitée en logements, elle a fermé ses portes dans les années 1970.

Dans la plaine, l'école publique de Chapareillan s'inscrit dans le mouvement de construction initié par la promulgation des lois Jules Ferry sur l'enseignement (3^{ème} République). Comme la plupart des bâtiments édifiés à cette période, elle se caractérise par une composition symétrique des façades (un corps central et deux avant-corps, formant un plan en U), marquée par un rez-de-chaussée surélevé (soubassement), des encadrements élaborés et la distinction des niveaux (cordon). Implantée dans un terrain clos d'un muret et d'une grille délimitant la cour, l'école accueille dans son enceinte le monument aux morts.

Par ailleurs, l'école libre n'a pas disparu. Cet enseignement, dispensé dans la cure aux époques anciennes, est aujourd'hui abrité dans un ancien domaine de chasse, englobé désormais dans les constructions du village.

Monument aux morts

Ce dernier occupe une position inhabituelle, assez peu fréquente, puisqu'il est érigé dans la cour de l'école publique, derrière les grilles de cette dernière. L'aménagement de la mairie dans la zone dégagée de Bellecour, au début du 20^{ème} s., pouvait pourtant laisser supposer que ce monument commémoratif avait sa place près de l'hôtel de ville.

Il adopte le type courant de l'obélisque cerné d'une chaîne massive retenue par huit bornes en forme d'obus, emblèmes de la guerre « industrielle » (intensification de l'armement).

Kiosque à musique

Un kiosque à musique en béton est installé au début du 20^{ème} s. devant la place de la mairie. Ce type de construction mérite d'être signalé, car il est rare de le rencontrer en zone rurale. C'est à partir de la moitié du 19^{ème} s. que les kiosques à musique se sont répandus en France, à la suite d'une lettre du 15 juillet 1848 du Ministre de l'Intérieur Sénard autorisant à jouer en plein air de la musique autre que celle des fanfares militaires, dans la mesure où l'activité se déroule « en des endroits au préalable définis et facilement cernables par les forces de polices »²⁶. Les musiciens peuvent officiellement se produire en extérieur, tout en bénéficiant d'un lieu approprié. En effet, le kiosque procure une certaine acoustique par la présence d'un toit formant

pavillon et permet la vue directe des musiciens grâce à une structure porteuse « ajourée » réduite à des piliers assez fins.

Ces petites constructions symbolisent dès lors l'appropriation de l'espace public par une communauté et l'accès direct à la musique par tous.

Ouvrages d'art

La présence de multiples cours d'eau dans le paysage de la commune a généré des ouvrages qui y sont liés : les ponts.

Plusieurs ponts franchissent les ruisseaux du Cernon et du Glandon, mais il existe encore d'autres ponceaux permettant de passer au-delà des petits torrents qui serpentent sur les pentes du Granier. Certains, à l'origine bâtis sur le tracé de chemins très empruntés à l'époque moderne et encore au début du 20^{ème} s., souffrent aujourd'hui d'un abandon consécutif au délaissement des anciens chemins au profit des routes plus larges, plus praticables.

Il s'agit de ponts à arche unique, en plein cintre, construits en pierre de taille calcaire et moellons.

Le Pont Royal est entouré d'une symbolique particulière puisqu'il franchit le Glandon, qui matérialise la frontière France/Savoie jusqu'en 1860, et aujourd'hui la limite Isère/Savoie. L'ouvrage en lui-même n'offre pas de qualités particulières, mais il a été marqué par des événements importants de l'histoire du Dauphiné et de la Savoie. La borne frontière érigée sur son tablier en est un élément « commémoratif ».

La ligne de tramway Grenoble-Chapareillan (T.G.C.)²⁷ et la gare

Élément autrefois marquant du paysage et de la vie économique locale, la ligne ferroviaire reliant Grenoble à Chapareillan a aujourd'hui disparu. A l'époque de sa construction, elle répondait à un besoin réel puisque les agglomérations de la rive droite de l'Isère, dans la vallée du Grésivaudan, étaient bien mal desservies par les transports dont bénéficiait notamment la rive gauche.

Les discussions pour la création de la ligne commencent sérieusement en 1895 et, après de longues concertations, la ligne Grenoble-Chapareillan ouvre dans sa totalité en mars 1900. Elle dessert quinze stations depuis la place Notre-Dame à Grenoble jusqu'à

²⁶ http://www.cmfjournal.org/histoire_cmf.htm

²⁷ ALLEMAND, D., BOUILLIN, P., *Le tramway de Grenoble à Chapareillan. Le funiculaire de St-Hilaire du Touvet*, éd. Patrice Bouillin, Grenoble, 1985.

Chapareillan. Mais le tracé définitif, fixé en 1901, propose un départ de la Gare de Grenoble.

Les gares qui ponctuent le trajet sont toutes élaborées selon le même modèle, adoptant une architecture standardisée ; la gare de Chapareillan en est un fidèle témoin.

Avant le terminus de la gare de Chapareillan, il existait un arrêt dit « halte du Cernon », juste après le franchissement du ruisseau, à la jonction avec la route principale qui venait de Barraux et traversait le village. La ligne de tramway passait alors dans la zone de la Meunière, actuellement occupée par des constructions pavillonnaires récentes.



*Gare de Chapareillan vers 1901*²⁸

Les bornes

Dans la zone supérieure de la commune, correspondant aux alpages situés dans le périmètre de la Réserve naturelle des Hauts de Chartreuse, des bornes frontières ont été placées pour matérialiser la frontière France/Savoie.

Artisanat, industrie et tourisme

La commune de Chapareillan offre des ressources naturelles intéressantes liées à la présence et au débit de ses cours d'eau. Ces ressources, exploitées dès le Moyen Âge, ont amené des activités qui laissent encore des témoins dans le paysage local.

L'activité dominante, par sa quantité de structures, est celle de la meunerie.

²⁸ Fonds photographique Musée Dauphinois, cote MD 79 1367.

Mais d'autres activités traditionnelles, comme les scieries, ou les martinets, sont attestées dès le Moyen Âge.

Par ailleurs, au 20^{ème} s., une importante usine d'obus a constitué une source d'emplois et une production industrielle bien spécifique.

Moulins, battoirs et scieries

L'inventaire des moulins de 1809²⁹ comptabilise à cette date, sur Chapareillan, vingt-deux roues horizontales, contre deux roues verticales.

C'est une concentration considérable de moulins qui fonctionnent grâce au cours du Cernon mais aussi des ruisseaux affluents, notamment le Glandon, en limite de la Savoie.

Dès le Moyen Âge, des moulins et des artifices sont présents sur les cours d'eau de Chapareillan et de Bellecombe (formant alors deux paroisses distinctes). Ainsi en 1323, le châtelain de Bellecombe albergé à Pierre de l'Isle les moulins de Cernon avec possibilité de bâtir d'autres édifices³⁰.

Sur le cadastre napoléonien (1833), de nombreux moulins sont figurés.

En 1836, François-Marie Jacquet, un habitant de la commune, signale, dans un courrier d'opposition à l'installation d'un nouveau moulin sur le Glandon, qu'il en existe alors déjà dix sur ce ruisseau et vingt-cinq en tout à Chapareillan³¹.



Moulin (extrait du cadastre de 1833)

La même année, François Genton, propriétaire de moulins et de battoirs à Bellecombe, demande l'autorisation de les transférer au Pont de l'Etang, sur le cours du Glandon. Cette autorisation lui est accordée par

²⁹ ADI 7 S 1.

³⁰ RD 21954.

³¹ ADI 7 S 2/20.

ordonnance royale du 26 décembre 1836³². Ce document nous confirme aussi que le chanvre était cultivé et traité, pour en dégager la fibre et réaliser des cordages ; cette culture était encore pratiquée en 1870 au hameau de Saint-Marcel³³.

Jusqu'au 20^{ème} s., de nombreux moulins ont continué à tourner, comme le moulin Visioz qui a disposé d'une micro-centrale pour faire fonctionner la minoterie. Bien souvent, le même circuit d'eau et le même canal permettaient de faire fonctionner de petites scieries à proximité des moulins.

Dans les deux premières décennies du 20^{ème} s., une seule scierie est signalée en activité professionnelle.

Par ailleurs, en 1859, Mr Séraphin Uchet demande l'autorisation d'installer une batteuse à blé sur le Glandon au hameau de Saint-Martin. Cette batteuse sera reconnue d'utilité publique par le Maire³⁴.

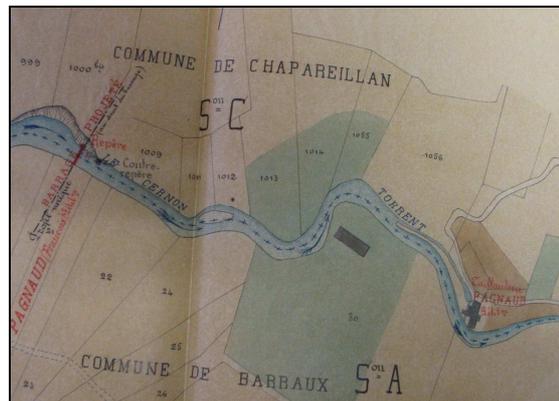
Métallurgie

Pour la transformation du minerai de fer, les martinets, les forges et les taillanderies nécessitent un important volume de bois. Ces coupes de bois portent préjudice à la bonne gestion de la forêt dès le 14^{ème} s., comme en témoigne, en 1340, une lettre du dauphin Humbert ordonnant de faire cesser tous les martinets et les activités de charbonnage sur toute la Chartreuse (« depuis Bellecombe jusqu'à Voreppe »)³⁵.

Outre le bois, ces installations utilisent la force motrice des cours d'eau. Selon un « Etat des forges, fourneaux, martinets et autres usines à fondre le fer de la généralité de Grenoble en 1724 »³⁶, un martinet, tenu par le sieur Vallier³⁷, était installé sur le Cernon, tandis qu'un fourneau était situé aux Abîmes (peut-être aux abords de la Palud), au bas de la forêt du Granier, sur le ruisseau de l'Estang ; ce fourneau était tenu par Mr Genton.

En 1861, les frères Pagnoud, propriétaires d'anciens moulins implantés sur le Cernon, en

aval de l'usine électrique³² de Barraux, demandent à installer un barrage en amont des moulins, pour reconvertir ces derniers en martinet et en taillanderie. L'administration compétente (Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics) effectue une visite de terrain en janvier 1862 et établit les plans du projet³⁸.



Extrait d'un plan pour un projet de barrage à usage de la taillanderie Pagnoud³⁹

A la fin du 19^{ème} s./début du 20^{ème} s., le travail du métal ne représentait plus qu'une activité de complément, souvent à usage domestique. Cependant, le métier de forgeron ou de maréchal-ferrant était pratiqué à Chapareillan, notamment au hameau de Clessant.

En 1903, deux taillanderies sont signalées à Chapareillan, celle de MM. Pagnoud est certainement l'une d'elle.

Tuileries

Une tuilerie est attestée à Chapareillan à la fin du 18^{ème} s. par des textes relatant la vente des biens du clergé et de la noblesse émigrée à la Révolution Française. Un de ces documents⁴⁰, datant de 1790, fait en effet apparaître qu'un lieu de production de tuiles, assorti de dépendances, était actif aux abords du village, dans la plaine. Cette tuilerie appartenait à noble Joseph-Marie Gallicien de Villeneuve, également propriétaire de la maison d'Hauterives. La tuilerie et ses dépendances passent en 1790 aux mains d'un certain Nicolas Perret, venant de La Gâche et Chapareillan.

³² ADI 7 S 2/20 : autorisation de « reporter le moulin à blé et le battoir à chanvre qu'il possède sur la commune de Chapareillan (Isère) sur un autre pont de ladite commune, appelé Pont de l'Etang, et à dériver du Glandon les eaux nécessaires pour mettre ces usines en jeu... ».

³³ GUIRIMAND, B., *Si les Petites Roches m'étaient contées*, éditions de Belledonne, Grenoble, 1997, p. 177.

³⁴ ADI 7 S 2/20.

³⁵ RD 30414.

³⁶ BLACHE, J., *Les massifs de la Grande Chartreuse et du Vercors*, t. 2, 1931, Laffite reprints, réed. 1978, Marseille, p. 64.

³⁷ BOUCHAYER, A., *Les Chartreux maîtres de forges*, 1927, réed. 1984, éditions Didier Richard, Grenoble, p. 227.

³⁸ ADI 7 S 2/20.

³⁹ *Ibidem*.

⁴⁰ FERRAND, F., « Les Biens nationaux dans le nord du haut-grésivaudan », *CTHS section histoire moderne et contemporaine*, Actes du 70^{ème} congrès des sociétés savantes de Grenoble, Imprimerie Nationale, Paris, 1952.

Un siècle plus tard, une tuilerie est encore signalée dans les annuaires (voir § *Données Générales*), correspondant probablement à la fabrique existante à la Révolution. Elle était peut-être située au Villard⁴¹.

Un document statistique des activités professionnelles en Isère de 1844 signale trois tuileries à Chapareillan au 19^{ème} s.⁴² : chaque four a une capacité de 30 000 pièces et assure chacun six cuissons par an.

Le site d'extraction de la matière première n'est pas précisé, mais on peut aisément supposer que les terres situées aux abords du canal du Furet et désignées comme « marais » au 18^{ème} s. ont pu donner l'argile nécessaire à la fabrication des tuiles.

Ganterie

Au cours du 19^{ème} s. et du 20^{ème} s., les maisons de ganterie grenobloises font travailler les habitants de Chapareillan. La confection des gants se déroule le plus souvent à domicile, mais parfois de petits ateliers personnels s'installent aux abords des logis, comme cela a pu exister à Bellecombette ou encore près du Cernon. Cette activité, qui fournit aux familles un complément de revenu, s'est développée grâce au tramway.

Les peaux arrivaient depuis Grenoble jusqu'à la gare de Chapareillan, puis étaient distribuées aux différentes familles qui exécutaient ensuite la couture et la mise en forme des gants.

En 1910, il existe une dizaine d'ateliers de confection de gants à Chapareillan.

Coopératives fruitières

Trois fruitières ont permis la collecte et la transformation du lait à Chapareillan dans le courant du 20^{ème} s. ; elles se situaient à Cernon, au hameau de la Palud, mais aussi à Bellecombette (avant la Seconde Guerre mondiale). La fruitière de la Palud a ouvert après la fermeture de celle de Bellecombette. Toutes sont aujourd'hui fermées ou ont disparu, l'activité agricole de Chapareillan s'étant de plus en plus spécialisée dans la viticulture, au détriment de l'élevage.

Ces bâtiments, qui adoptent un plan en longueur et dont le soubassement est occupé par des caves pour le stockage de la matière première, sont le plus souvent accompagnés d'un bâtiment annexe où étaient élevés des

cochons, nourris grâce au petit lait issu de la production des fromages.

Hôtellerie

Etroitement liée au développement touristique, l'hôtellerie, qui profite de la création de la ligne de tramway Grenoble-Chapareillan au tout début du 20^{ème} s., se développe dès la fin du 19^{ème} s. dans le village, mais aussi à Bellecombe. Trois établissements étaient en activité dans le premier tiers du 20^{ème} s.

L'hôtel Tissot, à Cernon, occupait le bâtiment de l'ancienne douane.



Hôtel Tissot à Cernon vers 1914

Usine d'obus⁴³

Au début du 20^{ème} s., une usine de fabrication d'obus est fondée au lieu-dit de Servette.

Le projet de construction de l'usine intervient en temps de guerre, puisque c'est en 1915 qu'Aimé Bouchayer l'évoque pour la première fois, afin de répondre à un besoin croissant de munitions pour la Défense nationale.

La situation de l'usine est choisie en fonction de la présence de la chute du Cernon, qui offre un débit propice au projet. En décembre 1915, la Commission des Marchés accepte la construction de l'usine de Servette, qui sera une usine d'Etat, bâtie et exploitée par les établissements Bouchayer & Viallet.

Une grande halle, accueillant une installation de presses à forger des ébauches d'obus directement reliée à la chute du Cernon, est construite. L'usine ouvre ses portes le 1^{er} août 1916.

La main-d'œuvre employée est très diverse car de nombreux étrangers viennent y travailler : kabyles, serbes, arméniens austro-hongrois.

⁴¹ Source orale.

⁴² PELLEN (Préfet), *Statistique générale de département de l'Isère*, imp. F. Allier, Grenoble, t. 1, 1844, p. 821.

⁴³ BOUCHAYER, R., « Les établissements Bouchayer & Viallet pendant la Grande-Guerre », *La Pierre et l'Écrit / Evocations*, PUG, 1993-94, pp. 149-153.

L'activité cesse, faute de rentabilité, à la fin du mois de janvier 1918.

Données générales sur les industries et commerces de Chapareillan⁴⁴ au début du 20^{ème} siècle :

▪ *Alimentaire, commerces* : aubergistes (2 en 1903 et 1921, 1 en 1910 à Bellecombe), bouchers (3 en 1891, 2 de 1903 à 1921), bouilleurs d'eau de vie (2 en 1891), boulangers (3 de 1891 à 1921), cabaretiers (5 en 1891), cafés (2 en 1891, 7 en 1903, 6 en 1910 et 5 en 1921), courtier en bières et huiles (1 en 1910 et 1921), distilleries (2 en 1903 et 1910, 1 en 1921), épiciers (6 en 1891, 8 en 1903, 9 en 1910 et 10 en 1921), meuniers (6 en 1891 et 1903, 5 en 1910 et 3 en 1921), pâtes alimentaires (1 en 1891 et 1903) ; chapelier (1 de 1891 à 1921), cycles (1 en 1910 et 1921), hôtels (3 de 1903 à 1921), machines à coudre (1 en 1910 et 2 en 1921), merciers (5 en 1891), modiste (1 en 1891), pipes (marchands) (1 en 1891), tabac (2 en 1910, 1 en 1921), tailleurs (2 en 1891), tissus (marchands) (4 en 1891, 1 en 1910, 2 en 1910).

▪ *Activité du cuir* : cordonniers (2 en 1891, 4 en 1903 et 7 en 1910 et 1921), facteurs de fabrique (gantiers) (9 en 1891 et 1921, 8 en 1903 et 10 en 1910).

▪ *Travail du bois* : charbons (marchands) (1 en 1891) ; charpentiers (4 en 1903, 5 en 1910 et 1921) ; menuisiers (4 en 1910 et 5 en 1921) ; scierie (1 de 1903 à 1921).

▪ *Travail du métal* : charron (4 en 1910 et 5 en 1921) ; forgeron (1 en 1891) ; maréchaux-ferrants (3 en 1910 et 1921) ; serruriers (3 en 1910 et 2 en 1921) ; taillanderies (2 en 1903 et 1 en 1910).

▪ *Secteur agricole* : agriculteurs⁴⁵ (13 en 1903, 12 en 1910 et 1921) ; batteuses à blé (2 en 1891, 1 en 1921) ; hongreur (1 en 1891).

▪ *Secteur du bâtiment* : briques et tuiles (fabrique) (1 en 1891) ; chaux/ciment (1 en 1910 et 1921) ; entrepreneurs de travaux (3 en 1891, 4 de 1903 à 1921) ; géomètre/arpenteur (1 de 1891 à 1921) ; maçon (1 en 1891) ; peintres-plâtriers (4 en 1927) ; plombier (1 en 1927).

▪ *Services et autres* : accoucheuse (1 de 1903 à 1921) ; brigade de gendarmerie ; cordier (1 de 1891 à 1921) ; gardes-champêtres (2 de 1903 à 1921) ; gardes-forestiers (1 de 1903 à 1921) ; instituteurs (2 en 1891, 4 en 1903, 8 en 1910 et 7 en 1921) ; médecin (1 de 1903 à 1921) ; notaire (1 de 1891 à 1921) ; omnibus (1 en 1891) ; pharmacien (1 en

⁴⁴ D'après les Annuaires Officiels de l'Isère de 1891, 1903, 1910 et 1921.

⁴⁵ En 1891, plus de 250 propriétaires-agriculteurs sont dénombrés.

1921) ; usine électrique (1 de 1903 à 1921) ; usine d'Etat de Servette en 1921.

On constate donc, que de nombreux corps de métiers et des activités variées étaient représentés à Chapareillan à la fin du 19^{ème} s. et au début du 20^{ème} s. Dans la première moitié du 19^{ème} s., un café existe à Clessant et un charron exerce alors dans ce même hameau⁴⁶.

Patrimoine rural

- Les activités traditionnelles

Chapareillan est une commune rurale qui bénéficie d'un territoire contrasté, offrant à la fois un relief montagneux et forestier et une plaine fertile au bas du versant.

Ces conditions ont permis de pratiquer simultanément l'agriculture, l'élevage et la viticulture dans les périodes anciennes et de se spécialiser peu à peu, à partir de la fin du 19^{ème} s., sur la vigne.

Aux 19^{ème} s. et 20^{ème} s., les revenus agricoles sont modestes et de nombreux foyers pratiquent une double activité en atelier ou à domicile (confection de gants).

- les cultures céréalières sont attestées dès le Moyen Âge, comme l'indique un texte du 14^{ème} s.⁴⁷. Il s'agit essentiellement de blé et d'avoine.

- l'élevage ovin et bovin faisait autrefois partie du paysage agricole. Les exploitations produisaient du lait, du beurre et des fromages, généralement destinés à la consommation familiale et parfois vendus au marché.

A partir du premier tiers du 20^{ème} s., la production laitière s'est organisée en coopérative, avec un système de collecte du lait dans les fermes.

La pratique de l'estive était déjà courante au Moyen Âge comme l'indiquent des mentions des alpages et pâquerage de la montagne de l'Alpette dès le 14^{ème} s.

De nos jours, l'élevage ne représente qu'une très faible part de l'activité agricole de

⁴⁶ BESSON, Y., « Incidents sur la frontière », *Bulletin de l'association des amis de Montmélian et de ses environs*, n°52, juin 1994.

⁴⁷ RD 33802 : Ordre du dauphin au châtelain de Bellecombe de faucher les blés des essarts *in Esparris* (aux Eparres) et de les conserver sous bénéfice d'inventaire.

Chapareillan, au profit de la culture de la vigne.

- la viticulture est attestée dans le territoire de Chapareillan dès le Moyen Âge, peut-être même avant l'éboulement du Granier, qui a provoqué un changement de la nature du terrain. Ce « glissement historique » a permis de planter de la vigne sur des sols devenus particulièrement adaptés à cette culture⁴⁸. Les plantations de vignes qui existaient précédemment devaient se trouver sur des terrains plus calcaires.

- l'exploitation des forêts a occupé une part significative de l'activité agricole depuis le Moyen Âge. Le bois était tout d'abord utilisé pour faire fonctionner les forges et les martinets, mais aussi pour la construction et le chauffage. Ces forêts étaient alors composées non seulement de résineux, mais aussi de chênes et de châtaigniers (utilisés en construction). Certains bois ont été exploités pour le charbonnage.

Au Moyen Âge, l'exploitation intensive provoque une certaine déforestation et des dommages certains pour la pérennité des bois. La forêt est ensuite mieux gérée, mais son exploitation ne représente pas l'activité majeure de la population de Chapareillan.

- de façon plus anecdotique, les lacs du nord de la commune, dans le secteur des Abymes, ont procuré du poisson au Moyen Âge. En effet, un texte de 1337 mentionne et réglemente la pêche dans les lacs des Abymes au mandement de Bellecombe. Cette pêche est concédée par le dauphin aux frères Prêcheurs de Grenoble pour 3000 ans⁴⁹.

- Le bâti : volume, implantation, typologies

L'architecture rurale est encore présente sur le territoire de Chapareillan, malgré de nombreuses transformations du bâti ancien et l'implantation de constructions pavillonnaires d'époque récente.

⁴⁸ FRITSCH, R., « Relations entre la flore des Abîmes de Myans et l'éboulement du Mont Granier », *L'éboulement du Granier et le sanctuaire de Myans*, actes du colloque de Myans : 5, 6 et 7 juin 1998, t. 1, Académie de Savoie, Chambéry, 1999, p. 121.

⁴⁹ RD 28926.

Maisons rurales

Les maisons rurales, observées sur la commune, sont implantées majoritairement en hameaux, à proximité d'une voie, parfois faiblement en retrait.

L'organisation de cette maison traditionnelle est en lien direct avec l'activité agricole dominante qui s'est fortement développée à partir du milieu du 18^{ème} s. : la viticulture.

Deux types de maisons sont représentés : le type unitaire et le type dissocié.

▪ Maison rurale de type unitaire

Les différentes fonctions de l'exploitation agricole sont regroupées dans un même bâtiment, lequel comprend des parties propres à chaque activité : logis, grange, étable... On rencontre des tendances différentes :

- les maisons réunissant sous un même toit le logis et les dépendances, disposés côte à côte, dans un bâtiment en longueur.
- les maisons réunissant sous un même toit le logis et les dépendances, en superposant ces fonctions : dépendances au rez-de-chaussée et logis à l'étage. C'est le type même de la maison vigneronne souvent représentée à Chapareillan et dans le secteur de la cluse de Chambéry.
- les maisons composées de deux blocs juxtaposés (côte à côte), couverts par des toitures distinctes.

Le bâti se développe généralement selon la variante du type unitaire, maison en longueur ou maison vigneronne, les accès se faisant depuis la même façade (mur-gouttereau) :

- dans la maison rurale en longueur, le logis est généralement constitué d'un rez-de-chaussée, d'un étage et d'un comble. Les percements sont soit déterminés par la voie, soit par l'exposition. Les dépendances se composent de trois parties distinctes avec accès indépendants, fréquemment couverts par une dépassée de toiture : la grange s'ouvrant par une porte charretière (haute et large), l'étable par une porte de taille inférieure (proportion proche du carré) ; le fenil est accessible par une porte haute, percée sur le mur-gouttereau.
- dans la maison vigneronne, le rez-de-chaussée est occupé par une cave et une étable. Les percements de ces espaces sont le plus souvent ménagés dans le mur-gouttereau. Quant au logis, il se situe au-dessus des dépendances, accessible par

un escalier installé en façade menant jusqu'au palier.

Parfois, la maison de type vigneronne peut être assortie d'une grange-étable indépendante, bâtie après la maison, en fonction des besoins en stockage de matériel ou pour loger du bétail supplémentaire.

▪ Maison rurale de type dissocié

Le type dissocié se caractérise par un ensemble de bâtiments indépendants, organisés autour d'un espace ouvert, abritant chacun une fonction spécifique. Ces ensembles sont construits à proximité d'une voie ou d'un chemin de desserte.

Le logis, présentant un plan rectangulaire ou massé, s'ouvre principalement sur une façade (par une ou plusieurs travées d'ouvertures), orientées approximativement au sud. Il se compose d'un rez-de-chaussée, d'un étage supérieur et d'un niveau de comble.

Les dépendances, autonomes, sont de taille plus importante que celles des maisons rurales de type unitaire : elles peuvent abriter une double grange-étable, ou une grange flanquée de deux étables ; à l'étage, on retrouve le fenil.

Granges-étables

Les granges-étables sont toujours associées au logis, qu'elles s'insèrent dans un bâti rural de type unitaire ou de type dissocié. A noter que dans la maison vigneronne, on ne trouve pas d'espace de grange spécifique ; les dépendances sont alors réservées à une cave et une étable, le foin étant entreposé dans les combles.

Ces granges-étables sont des espaces autonomes (pas de communication intérieure entre grange et logis), inscrits dans le hameau, composés des parties constituantes traditionnelles : grange, étable, fenil. Les accès, généralement percés en façade sur rue ou sur cour, sont protégés par une dépassée de toiture.

La pente est parfois mise à profit avec le percement en mur-pignon d'une ouverture donnant directement dans le fenil pour faciliter le chargement du foin (exemple au Villard). En outre, l'accès à l'étable est toujours ménagé en bas de pente.

Fours à pain

Éléments importants du paysage et de la vie rurale, les fours à pain sont en général des fours communaux, même s'il existe quelques fours privés.

Au Moyen Âge, le four de Bellecombe était un four delphinal, comme cela est mentionné dans un texte de 1322⁵⁰ : son usage donnait lieu à un albergement (bail de longue durée). L'ensemble de la communauté villageoise utilisait alors le four du hameau.

En général, les fours communaux sont abrités dans un bâtiment indépendant ou accolé à un autre bâtiment, au cœur du hameau et ouvert sur la voie. Quelques anciens fours communaux ont pu, à travers les époques, devenir ensuite des fours à usage privé.

Les fours privés adoptent à peu près les mêmes caractéristiques physiques, mais ils peuvent être intégrés à un bâtiment annexe abritant des fonctions de remise ou d'atelier. En outre, lorsque le four est privé et rattaché à une maison rurale, il comprend souvent un petit local pour abriter le cochon.



Four communal de Saint-Marcel d'en-haut ouvert du côté de la voie

La plupart des fours observés présentent un autel et une brasière en pierre de taille (molasse) ; mais cette dernière peut également être constituée de deux éléments en terre réfractaire. La voûte est le plus souvent en terre, parfois en briques. Quasi tous les fours possèdent une hotte, souvent ajoutée à des époques plus récentes.

Fontaines

L'alimentation en eau des maisons se faisait autrefois par des fontaines publiques ou

⁵⁰ RD 21469 : « Albergement par Henri Dauphin, élu de Metz, régent du Dapuhine, à Jean Binard, de Bellecombe, du four delphinal dudit lieu, sous le cens de 12 deniers, sous faculté de réméré, en remboursant les 30 livres reçues ».

privées, approvisionnées par des captages de sources.

Le modèle de fontaine le plus répandu se compose d'un bassin rectangulaire, parfois double, en pierre de taille monolithe ou en béton et d'un triomphe (installé contre une extrémité du bassin) à dauphin simple (tuyau métallique), comportant parfois à sa base un médaillon à décor feuillagé.

A signaler la fontaine située devant la mairie, réalisée au moment de l'aménagement de la place, dont le style tranche avec le modèle classique des fontaines de la commune.

Haberts

Le habert sert d'hébergement temporaire au berger, qui conduit les troupeaux sur les alpages à la période d'estive. Les fromages sont généralement fabriqués sur place. Une grange-étable permet d'abriter les bêtes.

Le habert de l'Alpette, encore utilisé par le Groupement Pastoral de l'Alpette de Chapareillan, est situé au sud du mont Granier et au sud-est du col de l'Alpette. Outre l'abri du berger, qui comporte une ancienne salle de fabrication des fromages, une grange-étable, aujourd'hui en partie remaniée et abritant un refuge ouvert au public, complète cet ensemble.



Habert de l'Alpette dit aussi habert de Barraux – cliché M. Delamette

Maisons de village

La majorité des maisons constituant les fronts de rues du chef-lieu de Chapareillan sont bâties sur deux niveaux, en mitoyenneté ; le rez-de-chaussée abritait, et abrite encore (dans une moindre mesure), une activité commerciale, les étages étant réservés à l'habitation. Ces bâtiments sont généralement couverts d'un toit à deux pans – avec parfois une croupe pour ceux placés en tête d'îlots.

Quelques maisons de village, dans les hameaux de la plaine, se distinguent par leur

position dans la parcelle (au centre), leur plan massé et leur toit à deux pans et deux croupes.

Les façades sur rue reçoivent un enduit peint parfois décoré (dessin des chaînes d'angle et/ou des encadrements d'ouverture).

- Les matériaux

Maçonneries

Les maçonneries sont généralement montées en galets et en moellons (calcaire, molasse), hourdés au mortier de chaux. Pierres de taille et blocs équarris (calcaire) sont utilisés pour dresser les chaînes d'angle, ainsi que des éléments en béton moulé (dans la plaine, entre Cernon et Bellecour essentiellement). L'utilisation de la brique est spécifique : fonds de placards, conduits de cheminées, encadrements de certaines baies, ateliers... Les murs étaient traditionnellement recouverts d'un enduit à la chaux, afin de les protéger des intempéries et de leur assurer une bonne isolation.

Le bois, utilisé en charpente et plancher, intervient parfois aussi en bardage dans les constructions à usage agricole (dans le pignon ou en partie haute des murs-gouttereaux). Ce bardage ferme le fenil surmontant les granges-étables, sa pose disjointe permettant de ventiler l'espace et limitant les risques de fermentation du foin et de la paille.

Cependant, cet aménagement n'est pas systématique, une majorité de granges est entièrement maçonnée.

Par ailleurs, une grange du hameau de la Ville est dotée d'une galerie en bois, en encorbellement sur la façade principale, unique dans ce secteur.

Toitures

La morphologie des toitures recouvre deux grandes tendances : le toit à deux pans avec croupes et le toit à deux pans. De ces deux grands types, se déclinent des variantes jouant sur les demi-croupes. Pour les constructions implantées dans la pente, le sens du faitage suit le sens de la pente.

Les matériaux de couverture les plus présents sont la tuile écaïlle et la tuile mécanique. La tuile canal et l'ardoise sont également représentées mais en faible proportion.

- Toit à deux pans et deux croupes

Ce mode de couverture se retrouve plus fréquemment sur les édifices publics (école,

mairie...), parfois associé à d'autres types de toits (niveaux différents, toits élaborés), et aux maisons de villages de type bourgeois. Lorsque le toit à deux pans et deux croupes couvre une maison rurale, il est réservé au logis.

La tuile écaille est d'un usage plus fréquent ; l'ardoise est privilégiée pour les édifices publics (exemple la mairie), les bâtiments cossus ou les maisons bourgeoises.

- Toit à deux pans

C'est le type de toit qui couvre les granges-étables. Une dépassée de toiture plus ou moins importante protège les accès. Parfois, le toit de la grange possède aussi demi-croupe.

Le toit à deux pans, avec ou sans croupe ou demi-croupe, est également adopté pour couvrir les habitations des maisons rurales, ainsi que les fours à pain indépendants (tuile écaille).

Encadrements et décors

- Ouvertures

Les percements des maisons rurales sont généralement rectangulaires. Dans le type de la maison vigneronne, l'accès à la cave se distingue souvent par sa forme cintrée. Les encadrements sont pour la plupart en pierre de taille (calcaire ou molasse), couverts d'un linteau monolithe, parfois déladé en arc segmentaire.

Sur les édifices les plus anciens encore en élévations, on observe des encadrements chanfreinés, des croisées, ou encore des linteaux à décor d'accolade.

Les accès aux dépendances adoptent également la forme rectangulaire, pour la porte grangère (hauteur importante) comme pour celle ouvrant sur l'étable. Les encadrements sont majoritairement en bois, en pierre de taille ou mixtes (pierre de taille calcaire/linteau en bois). Signalons un type de porte grangère, récurrent et fréquent sur la commune, dont les vantaux adoptent un système de pivot en « crapaudine ».

- Décors

Le décor architectural se manifeste dans de rares cas en soulignement des chaînes d'angles des logis, par l'apposition d'un enduit peint, mais aussi par la présence, sur quelques maisons, d'épis de faîtage (le plus souvent en zinc).

A remarquer, la diversité et l'esthétique de nombreuses poignées de portes en ferronnerie.



Poignée de porte en fonte ouvragée

Les enseignes peintes des anciens commerces, autrefois bien visibles en façade, tendent à disparaître (réhabilitation ou manque d'entretien).

Bibliographie

Abréviations employées :

ADI, Archives Départementales de l'Isère
RD, Regeste Dauphinois

ALLEMAND, D., BOUILLIN, P., *Le tramway de Grenoble à Chapareillan. Le funiculaire de Saint-Hilaire du Touvet*, éd. Patrice Bouillin, Grenoble, 1985.

BERNARD, F. (abbé), *L'abbaye de Tamié, ses granges, 1132-1793*, Impr. Allier, Grenoble, 1967.

BESSION, Y., MENEGOZ, J.-C., « L'usine des cent jours. Une fabrique d'obus à Chapareillan (Isère) pendant la Première Guerre mondiale », *le Monde alpin et rhodanien*, 1^{er} et 2^{ème} trimestres, 1990, pp. 37-50.

BLACHE, J., *Les massifs de la Grande Chartreuse et du Vercors. Etude Géographique*, Marseille, Laffite Reprints, 1978, 2 tomes.

BOUCHAYER, R., « Les établissements Bouchayet & Viallet pendant la Grande-Guerre », *La Pierre et l'Ecrit / Evocations*, PUG, 1993-94, pp. 149-153.

CHEVALIER, U., *Regeste Dauphinois ou répertoire chronologique et analytique des documents imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire du Dauphiné des origines chrétiennes à l'année 1349*, 7 vol., Imp. Valentinoise, Valence, 1913-1928.

Coll., *L'effondrement du Granier et le sanctuaire de Myans*, Actes du colloque de Myans : 5, 6 et 7 juin 1998, t. 1, Académie de Savoie, Chambéry, 1999.

Coll., *Archéologie chez vous n°10*, Conservation du Patrimoine de l'Isère, 1992.

MARION, J., *Cartulaires de l'église cathédrale de Grenoble, dits cartulaires de Saint-Hugues*, Imp. Nationale, Paris, 1869.

SESTIER, J., *Le tramway Grenoble-Chapareillan et la vallée du Graisivaudan, rive droite de l'Isère*, éd. Xavier Drevet, Grenoble, s.d.

Le patrimoine de Chapareillan en quelques sites

Château et demeures

- Ruines du château de Bellecombe
- Château de Pisançon à la Ville
- Château d'Hauterives
- Maison seigneuriale [AB-214z/215z] à la Ville

Patrimoine religieux

- Eglise de Bellecombe
- Eglise de Chapareillan (à Lepitel)
- Nombreuses croix dans les hameaux
- Eglise de la Ville

Patrimoine public

- Mairie
- Kiosque à musique
- Ancienne gare du TGC
- Monument aux morts
- Pont des Blards
- Pont au Rolland

Patrimoine industriel

- Moulins sur le Cernon et le Glandon
- Ateliers de ganterie dans propriétés (Bellecombette, Gratigny)
- Ancienne fabrique d'obus à l'Usine

Patrimoine rural

- Maison rurale [F2-415] à Saint-Marcel-d'en-Haut
- Maison rurale [AB-91] à Clessant
- Maison rurale [AB-213] à la Ville
- Ancien lavoir et atelier [AB-174] à la Ville
- Maison rurale [C- 337] aux Atrus
- Maison rurale [D-484] à Bellecombette
- Maison rurale [D-905/906] à Bellecombette
- Maison rurale [AC-377/378] à l'Etraz
- Cellier [AO 102] aux Abymes de Bey
- Four à pain [C2-794] à Bellecombe
- Four à pain [A-1536] aux Rosiers

Les sites menacés

Éléments nécessitant une intervention rapide pour leur sauvegarde :

- Maison rurale [AB-91] à Clessant

